



UNE SOCIÉTÉ EN MUTATION
Cours de religion 6^{ème}

24 JANVIER 2009

Un quartier populaire, un quartier "sans histoire" comme on dit, comme on disait jusqu'à ce vendredi, vers 10 h 30 du matin. Un bâtiment tout moderne, une crèche flambant neuve, construite il y a trois ans et qui faisait la fierté des habitants, à une rue du centre de St-Gillis, un faubourg de Termonde : « Fabeltjesland », le Pays des contes. A 10h30, un homme d'une vingtaine d'années, cheveux roux, se présente à la crèche, soi-disant pour demander des renseignements. Son apparence est un peu bizarre avec une sorte de maquillage noir et blanc sur le visage. Subitement, il sort un couteau - selon certaines sources, il en avait même plusieurs sur lui - et commence à agresser les enfants et le personnel.

Un carnage : un enfant et une puéricultrice de 54 ans décèdent sur place, un autre enfant succombera à ses blessures le matin même, dans un hôpital de la ville. La moitié des autres qui étaient sur place sont blessés, certains grièvement. L'horreur.

L'auteur s'enfuit alors à vélo en direction de Bruxelles. Il est appréhendé par la police locale, devant le magasin Aldi de Lebbeke vers 11h30. Légèrement blessé, il est d'abord conduit dans un hôpital à Alost avant d'être interrogé par la police.

Pendant ce temps, tout est allé très vite. La coordinatrice de la crèche s'est rendue compte depuis sa fenêtre qu'il se passait quelque chose d'anormal au « Fabeltjesland ». Alors que l'agresseur était encore sur place, elle a téléphoné au président du CPAS de Termonde (et échevin) Theo Janssens, qui a accouru.

Il raconte, décomposé : « *Je suis arrivé en cinq minutes sur les lieux, à peu près en même temps que les premiers secours. C'était indescriptible. Il y avait des bébés qui gisaient. Des puéricultrices adossées au mur, certaines elles-mêmes blessées, qui tenaient des enfants ensanglantés dans leurs bras. Les enfants criaient, les adultes étaient en larmes.* » Que faire dans un moment pareil ? « *Etre là, c'est déjà important. Tout se passe très vite. J'ai aidé les premiers secours à évacuer les blessés.* »

Il ne connaissait pas personnellement les enfants, mais beaucoup de parents, oui, et, bien entendu, tout le personnel de la crèche. En début d'après-midi, les autorités (le bourgmestre Piet Buysse, le gouverneur de la province André Denys et le ministre de l'Intérieur Guido De Padt) sont à St-Gillis et l'ancienne maison communale est noire de monde. Le procureur du Roi de Termonde, Christian Du Four, fait le point. Au moment des faits, il y avait 18 enfants et 6

UNE SOCIÉTÉ EN MUTATION

Cours de religion 6^{ème}

membres du personnel sur place. 11 enfants et 2 adultes ont été blessés. Deux ou trois enfants sont grièvement atteints ; on apprendra, en fin d'après-midi, qu'ils sont hors de danger.

Et l'auteur des faits ? En sait-on un peu plus sur lui ? Pratiquement pas, vendredi soir. Il a 20 ans. C'est un Belge qui vit dans les environs de Termonde, inconnu des services de police. Il n'était ni drogué ni saoul, ni en fuite d'une institution psychiatrique. Il refuse de collaborer à l'enquête. Il portait un couteau au moment de son arrestation, mais il ne s'agit pas de l'arme du crime, laquelle a été retrouvée près de la crèche. Le parquet a demandé son arrestation, et le juge d'instruction devrait suivre...¹

22 JANVIER 2007

Incompréhension, colère. Les professeurs et les élèves de l'Institut professionnel et technique Cousot de Dinant sont sous le choc. Leur directeur, s'est fait sauvagement poignarder par un élève de 16 ans qu'il venait de renvoyer.

Pierre Jacquet, le directeur de l'Institut Cousot à Dinant se trouve toujours dans un état sérieux, hier soir, quelques heures après avoir reçu plusieurs coups de couteau dans le ventre et dans le dos. Des coups portés par un élève de 16 ans inscrit dans cet établissement. Tout a été très vite.

Vers 9h, le jeune homme se présente devant le bureau de Pierre Jacquet. En compagnie de ses parents, il devait rencontrer le directeur pour discuter de son renvoi de l'établissement. Un renvoi qui avait été décidé jeudi dernier, quand il avait été pris en flagrant délit de trafic de haschisch dans la cour de l'école. Mais c'est pourtant seul qu'il entre dans le bureau de M. Jacquet, ce lundi. Pendant 10 minutes, ils discutent calmement. Puis, le ton monte et c'est le drame.

L'élève frappe à plusieurs reprises, d'abord dans le ventre puis dans le dos, le directeur avec un couteau muni d'une lame d'une vingtaine de centimètres. En entendant qu'il se passe quelque chose d'anormal, le conseiller en éducation de l'école entre dans le bureau du directeur. Pierre Jacquet en profite pour sortir péniblement. L'agresseur prend la fuite. Il ne veut pas en rester là, il veut s'en prendre au sous-directeur, M. Colot, et au conseiller en éducation. Il en est empêché mais il brise la vitre du bureau du directeur pour « l'achever ». Finalement, il prend la fuite et sera arrêté quelques instants plus tard près de la gare de Dinant.

¹ La Libre Belgique, 24 janvier 2009.

Pierre Jacquet est emmené dans un état critique au CHD de Dinant. Blessé à l'abdomen et au poumon, il a été opéré. Fin d'après-midi. Ses jours ne sont plus en danger².

LA FIN DE LA RELIGION

1. Le désenchantement du monde

Ce livre est écrit en fonction d'une double thèse qui en commande l'économie. A savoir que derrière les Eglises qui perdurent et la foi qui demeure, la trajectoire vivante du religieux est au sein de notre monde pour l'essentiel achevée; [...] Si fin de la religion il y a, ce n'est pas au dépérissement de la croyance qu'elle se juge, c'est à la recomposition de l'univers humain-social non seulement en dehors de la religion, mais à partir et au rebours de sa logique religieuse d'origine. C'est l'examen de ce processus de dissolution [...] que nous avons privilégié.

[...] L'intelligence de la religion depuis ses origines et dans ses mutations principales n'est pas séparable de l'effort pour comprendre l'immense transformation qui nous a faits et qui s'est opérée à la faveur du désenchantement du monde. L'expression a chez Weber une acception strictement définie [...]. En la reprenant dans un sens beaucoup plus large [...] nous ne pensons pas la dénaturer. Car [...] la désertion des enchanteurs, la disparition du peuple des influences et des ombres sont le signe de surface d'une révolution autrement plus profonde dans les rapports entre ciel et terre, révolution au travers de laquelle il y va [...] de la reconstruction du séjour des hommes à part de la dépendance divine.

2. La religion de la sortie de la religion

[...] S'il a pu se développer un ordre des hommes à ce point en rupture avec les précédents, [...] c'est dans les potentialités dynamiques exceptionnelles de l'esprit du christianisme qu'il convient d'en situer la première racine. [...] Ainsi le christianisme aura-t-il été la religion de la sortie de la religion.

Ajoutons aussitôt qu'il reste, pour cette raison même, la religion possible d'une société d'après la religion. [...] Que les choses soient donc bien claires: on n'annonce pas une fois de plus et pour rien la mort en quelque sorte physique des dieux et la disparition de leurs fidèles. On met en évidence le fait que la Cité vit

² Sud-presse, 22 janvier 2007.

UNE SOCIÉTÉ EN MUTATION

Cours de religion 6^{ème}

d'ores et déjà sans eux, y compris ceux de ses membres qui continuent de croire en eux. Ils survivent; c'est leur puissance qui meurt. Prospéreraient-ils insolemment que son vrai ressort n'en serait pas moins irrémédiablement aboli.

3. L'exemple polonais

[...] À supposer qu'un proche miracle libère le peuple polonais de l'oppression soviétique, il est loisible d'imaginer que le catholicisme, de par son rôle dans la sauvegarde de l'identité nationale, aurait vocation spirituellement dominante dans le cadre d'un régime libre. [...] On n'en aurait pas moins affaire à une société athée composée et gouvernée par une majorité de croyants³.

LA SOCIÉTÉ ARISTOCRATIQUE : LE RESPECT DE LA LOI

1. Indissociation entre les caractéristiques naturelles et sociales

En aristocratie, toutes les appartenances qui témoignent d'un rang (l'appartenance à une classe sociale, à un sexe, à une nation, à une ethnie, à une religion, à une race) paraissent, de prime abord et le plus souvent, inséparablement essentielles et naturelles. Les appartenances qui sont révélatrices d'un rang, qui confèrent une supériorité ou une infériorité hiérarchiques, paraissent essentielles en ce sens qu'elles s'imposent comme si elles étaient constitutives de l'essence même (de la nature) de ceux qu'elles identifient. [...]

2. Les différences homme / femme

Ce qui revient à dire qu'au sein d'une société aristocratique la différence entre l'homme et la femme, ou entre deux races, n'est pas perçue [...] comme une différence simplement naturelle (biologique), puisqu'elle est d'emblée comprise comme une différence essentielle qui témoigne d'une distinction hiérarchique. [...]

3. La différence maître / esclave

La différence entre le maître et l'esclave, du moins dans les aristocraties où l'esclavage est collectivement considéré comme légitime, n'est pas perçue, de prime abord et habituellement, comme une différence humainement ou politiquement engendrée, encore moins comme une différence simplement conventionnelle, puisqu'elle est comprise comme naturelle. [...]

³ GAUCHET M., *Le désenchantement du monde*, Editions Gallimard, p. 1 à 4.

4. Etre noble

Quand les mœurs sont régies par le principe hiérarchique, un noble ne peut être noble d'une part, et chasseur d'autre part, noble d'un côté, et chef militaire en outre : il doit être et paraître noble dans sa manière de chasser et dans sa façon de diriger une armée. Mais aussi dans ses façons ordinaires de s'habiller, de ressentir, de penser, de se divertir, de porter le deuil, de s'exprimer, de laisser paraître sa joie ou sa peine, de manger, de se conduire, de se déplacer, de se tenir, d'habiter, bref dans toutes ses manières habituelles. Sa noblesse (sa substance) doit se montrer dans ses modes habituels d'être, de même la féminité dans les façons habituelles de sentir, d'agir et de penser d'une femme, ou la virilité dans les attitudes habituelles d'un homme, ou les caractères essentiels d'une ethnie dans ses pratiques habituelles, ou la servitude dans les modes de vie des serfs. Bref, chaque appartenance révélatrice d'un rang apparaît comme essentielle dans la mesure où elle est substantielle : se manifeste à travers les modes habituels de vivre, les manières quotidiennes de ceux auxquels elle se transmet par la naissance.⁴

5. L'indissociation entre l'ici-bas et l'au-delà

Quand la hiérarchie est érigée en un principe, chaque relation hiérarchique établie ici-bas, au sein de la communauté, apparaît comme une reproduction tangible de la relation impalpable établie entre l'au-delà et l'ici-bas. [...]

En aristocratie, la supériorité du supérieur et l'infériorité de l'inférieur paraissent naturelles car la hiérarchie ne semble nullement conventionnelle; elle s'inscrit dans l'ordre naturel du monde. Cependant la supériorité du supérieur et l'infériorité de l'inférieur paraissent surnaturelles : la relation entre le supérieur et l'inférieur reproduit ici-bas la relation surnaturelle du divin à l'humain. Par sa supériorité, par son autorité et son pouvoir, le supérieur est en effet censé incarner une part du divin. Plus élevé est son rang, plus grande et plus manifeste est la part divine qu'il semble incarner. Et dès lors plus imposante doit être sa puissance, plus étendue sa gloire, plus resplendissante sa présence. En revanche, au bas de l'échelle, l'inférieur apparaît comme la représentation de la condition corporelle des humains. Toutes les activités de ceux qui sont de naissance condamnés à servir témoignent de l'éphémère, d'un attachement à la terre, d'un engloutissement dans les flux obscurs de l'ici-bas. Au sommet de la hiérarchie terrestre, les reflets du divin

⁴ LEGROS R., *L'avènement de la démocratie*, Grasset, p. 135 à 137.

dans un déploiement de magnificence. Tout en bas, l'infinie répétition des tâches corporelles.⁵

L'AVÈNEMENT DE LA DÉMOCRATIE : LA FIN DE L'AUTORITÉ

1. La fin de la hiérarchie

Quand le principe d'égalité des conditions, le principe d'autonomie humaine et d'indépendance individuelle s'introduisent dans les mœurs, les hommes en viennent peu à peu à se traiter comme des semblables, à se découvrir essentiellement semblables les uns aux autres, et dès lors à se concevoir, de prime abord et habituellement, comme essentiellement humains. Sous l'effet de cette mutation de l'expérience du semblable, d'autrui, de l'humanité de l'homme, l'ordre hiérarchique et communautaire ne paraît plus naturel : il se détache de l'ordre naturel; et il ne laisse plus filtrer à travers lui les manifestations de puissances surnaturelles : il se coupe de l'au-delà. [...]

Les normes inscrites dans l'ordre hiérarchique et communautaire semblaient naturelles et d'origine divine, et sont désormais appréhendées comme des obligations sans fondement, qui ne reposent que sur la force, celle des armes ou celle de l'habitude, ou sur la volonté égarée de ceux qui se soumettent. [...]

2. L'origine humaine de la loi

L'avènement de la démocratie est l'avènement d'un monde au sein duquel les hommes se sentent essentiellement semblables les uns aux autres, éprouvent leur humanité commune, et par là même sont amenés à faire l'expérience d'une dissociation du monde quotidien et de l'au-delà, et, au sein même du monde quotidien [...]. Dès lors la source première des normes du vivre-ensemble ne peut plus être cherchée ni dans la religion, ni dans la nature, ni dans la tradition. Seul l'homme apparaît comme la source des normes⁶.

3. La dissociation de l'ici-bas et de l'au-delà

Sous l'effet de la dédivinisation du monde, d'un désenchantement ou d'une désacralisation de l'ici-bas, l'expérience de l'au-delà, du divin, du moins telle qu'elle est éprouvée par la sensibilité collective, ou telle qu'elle s'explicite au sein de

⁵ Ibidem, p. 155 à 157.

⁶ Ibidem, p. 187 à 189.

UNE SOCIÉTÉ EN MUTATION

Cours de religion 6^{ème}

l'opinion commune, se modifie profondément : elle devient pour la première fois, au sens strict du terme, une expérience de l'au-delà. L'au-delà est désormais compris, de prime abord et habituellement, comme au-delà, comme au-delà du monde où nous vivons, puisqu'il n'est plus empiriquement présent ici-bas. [...]

Parmi les religions, seul le monothéisme devenu effectivement monothéiste, débarrassé du culte idolâtre des anges et des saints, reste encore compatible avec l'expérience démocratique du monde, mais seulement dans la mesure où il implique l'idée d'un Dieu radicalement absent du monde sensible. [...]

4. L'athéisme

La dédivinisation du monde quotidien entraîne une profonde transformation de la religion, mais aussi du sens de la croyance religieuse. En aristocratie, l'athéisme ne saurait être toléré par les pouvoirs : il implique en effet une contestation de toutes les autorités qui fondent leur légitimité sur une relation au divin, c'est-à-dire de toutes les autorités aristocratiques. Aussi l'idée d'entreprendre une démonstration de l'existence du divin ne saurait y être officiellement tolérée. Elle ne saurait y être tolérée par les autorités établies précisément parce qu'elle implique un moment d'athéisme. [...]

Au sein de l'expérience démocratique du monde, l'athée ne représente plus du tout l'insensé, celui qui ne croit pas en l'évidence sensible elle-même, mais tout au contraire il apparaît sous la figure de celui qui prétend limiter ce qu'il croit indubitablement à l'évidence empirique ou rationnelle. La croyance en l'existence d'un Dieu apparaît en démocratie, au sein de l'opinion commune, comme un acte de foi, ou comme un pari, ou comme une conviction qui détient la force inexplicable et presque insensée de se maintenir inébranlablement en l'absence de toute confirmation empirique ou rationnelle. [...]

La dédivinisation du monde engendrée par les principes générateurs de la démocratie n'implique nullement l'abolition de l'expérience de l'au-delà. Elle abolit certes l'expérience sensible du divin, ou plutôt l'expérience empirique de la présence du divin au sein du monde quotidien⁷.

5. L'égalité, l'autonomie et l'indépendance individuelle sont des normes pré-conventionnelles

⁷ Ibidem, p. 191 à 194.

UNE SOCIÉTÉ EN MUTATION

Cours de religion 6^{ème}

Quand, sous l'effet de l'égalisation des conditions, un ordre aristocratiquement hiérarchisé se dénature et ne laisse plus apparaître en lui une origine divine, il n'apparaît plus comme normatif mais comme porteur de normes injustes. Sa transformation s'impose au nom d'un principe d'égalité, d'autonomie et d'indépendance individuelle. Dès lors l'égalité des conditions, l'autonomie humaine et l'indépendance individuelle sont érigées en normes suprêmes : elles s'imposent comme des principes pré-conventionnels, pré-législatifs, pré-constitutionnels, pré-étatiques. Aucune convention, aucune Loi, aucune Constitution, aucun Etat ne peut y déroger explicitement et ouvertement sans paraître renier le sens même de l'existence ou de la coexistence humaine.⁸

LE SENTIMENT DE PITIE

Certes, quel que soit le régime au sein duquel ils vivent, les hommes éprouvent de la pitié à la vue ou à l'idée de la souffrance de leurs semblables. Mais quel que soit le régime au sein duquel ils vivent, la pitié s'estompe toujours là où commence le sentiment d'une altérité naturelle. Ainsi la pitié que nous ressentons à l'égard des animaux suppose-t-elle le sentiment immédiat (et non pas seulement le savoir) d'une animalité commune entre eux et nous, la sensation d'une similitude corporelle. C'est sans doute la raison pour laquelle nous compatissons beaucoup moins - quoi qu'on veuille - à la souffrance (d'un insecte ou d'un poisson qu'à celle d'un mammifère. De la même manière les membres d'une aristocratie se montraient beaucoup plus sensibles à la souffrance de leurs semblables - à la souffrance de ceux qui sont de leur caste - qu'à celle des autres. « Lorsque les chroniqueurs du Moyen Age, qui tous, par leur naissance ou leurs habitudes, appartenaient à l'aristocratie [entendre: aux rangs les plus élevés d'une aristocratie], rapportent la fin tragique d'un noble, ce sont des douleurs infinies; tandis qu'ils racontent tout d'une haleine et sans sourciller le massacre et les tortures des gens du peuple » (D.A.,2,3,1). Les institutions aristocratiques faisaient naître « une sympathie continuelle et active » entre les membres d'un même rang, mais jamais une véritable sympathie entre ceux qui étaient hiérarchiquement différenciés, « car il n'y a de sympathies réelles qu'entre gens semblables » (ibid.), c'est-à-dire entre gens qui se sentent semblables. Sous l'effet de l'égalisation des conditions, les hommes se découvrent semblables les uns aux autres : ils ressentent qu'ils ressentent de la

⁸ Ibidem, p. 201 à 202.

même manière, qu'ils éprouvent les mêmes sensations - « chacun d'eux peut juger en un moment des sensations de tous les autres : il jette un coup d'œil rapide sur lui - cela lui suffit » (ibid.) - et, du même coup, du moins si les mœurs elles-mêmes sont démocratisées, chacun devient sensible aux misères et aux souffrances de l'humanité. Par là même que la démocratie tend à placer tous les hommes en quelque sorte dans un seul et même rang, elle fait naître parmi ses citoyens une espèce de sympathie à l'égard des membres de l'humanité, une sympathie qu'ils ne pouvaient éprouver quand ils étaient hiérarchiquement séparés les uns des autres en fonction de leurs appartenances. « Dans les siècles démocratiques, les hommes se dévouent rarement les uns pour les autres; mais ils montrent une compassion générale pour tous les membres de l'espèce humaine » (ibid.)⁹.

LA TRANSFORMATION DE LA CELLULE FAMILIALE

Le livre touffu et passionnant qu'Aldo Naouri publie ces jours-ci aux éditions Odile Jacob s'intitule « Les Pères et les Mères », mais c'est à ces dernières qu'il s'attaque d'abord. Les mères sont toutes-puissantes, martèle-t-il, il faut les arrêter. Sauvons les enfants de la fusion inquiète dont elles les accablent « La maladie la plus grave qui puisse affecter un être humain (surtout masculin) en devenir, c'est d'être encombré d'une telle mère. » Il en appelle aux pères, sommés de se comporter en hommes.

Il n'est jamais très réjouissant de se voir tancer les pères et les mères d'aujourd'hui, tout occupés qu'ils sont à inventer de nouvelles figures de parentalité, très créatives et joliment postmodernes, se font fermement rappeler à l'ordre. « Vous êtes au service de vos enfants, lance-t-il dans son nouveau livre. Mais vous ne leur rendez pas service.» Jamais on ne s'est tant occupé, préoccupé des enfants. Justement, assène-t-il, car nos enfants vont mal.

Aldo Naouri affirme que les pères et les mères flottent, égarés dans la confusion des rôles. Il soutient que les uns et les autres doivent retourner chacun à sa place, et l'enfant aussi. Et, s'il insiste sur le pouvoir des mères, ce n'est pas pour les blâmer. Il est bien normal, explique-t-il, que la mère soit en prise directe sur son petit qu'elle fasse la pluie et le beau temps sur le berceau, qu'elle le protège de tout son être, jusqu'à lui cacher le père. Mais, gronde-t-il, où est-il donc passé, celui-là?

⁹ LEGROS R., *L'avènement de la démocratie*, Grasset, 1999, p. 206 à 208.

Aldo Naouri se défend d'être rétrograde et conservateur. Il explique qu'il n'est pas contre le partage des rôles et le pouvoir des femmes. « Cela n'a rien à voir », dit-il. Que les hommes fassent la vaisselle, c'est une chose. Mais il faut qu'ils jouent leur véritable rôle de père. Pas celui des sitcoms et des poncifs à la mode. Celui qui s'interpose entre la mère et l'enfant. Ce n'est pas en maternant ce dernier qu'ils y parviendront, précise Aldo Naouri avec une moue légèrement dubitative. Le pédiatre ne combat pas la toute-puissance des mères. Au contraire, il la célèbre. Mais à une condition que les pères ne cessent de rappeler à ces mères qu'elles sont des femmes. Par-dessus l'épaule maternelle, l'enfant doit voir qu'il y a un homme et que cet homme intéresse bigrement sa mère...

Vous lancez un cri d'alarme contre la toute-puissance des mères. Pourtant, comme vous l'expliquez dans votre livre, si la toute-puissance des mères vient du fond des âges, pourquoi faudrait-il s'en inquiéter?

Certes, leur pouvoir est le même depuis la nuit des temps. Mais il y a toujours eu un contre-pouvoir qui s'est exercé, celui des hommes ou celui de la société, empêchant les mères d'aller au-delà d'une certaine limite. Si elles vont au bout de ce pouvoir incommensurable, elles deviennent destructrices. Aujourd'hui, il n'y a rien pour les en empêcher.

En quoi ce pouvoir est-il, à vos yeux, destructeur?

Elles ont une propension naturelle à vouloir rester éternellement enceintes de leur enfant, ce qui génère chez ce dernier un certain nombre de troubles, que les pédiatres constatent depuis quelques décennies, le nombre d'enfants en rééducation de tout ordre s'est accru de façon considérable. Alors que jamais les petits n'ont été en si bonne santé physique, ils présentent une quantité impressionnante de troubles. Et cela vient de la façon dont ils sont élevés. L'enfant, qui ne demande qu'à rester dans le giron qui lui apporte tant de plaisir, n'est pas suffisamment aguerri. Les mères sont mues par une inquiétude excessive. Elles ont l'impression que, si leur enfant s'éloigne d'elles, sort d'elles, il risque la mort. Cette attitude séductrice n'est pas l'apanage des seules mères surprotectrices il y a les grands-parents qui gâtent leurs petits-enfants, les pères séparés qui achètent l'amour de leur progéniture...

Est-ce la perte de pouvoir des pères que vous déplorez ?

UNE SOCIÉTÉ EN MUTATION

Cours de religion 6^{ème}

Il faut revenir au passé pour comprendre. Les Romains ont instauré le paterfamilias, celui qui exerçait le contre-pouvoir au nom de la société, c'est-à-dire un pouvoir de vie et de mort : les mères étaient tenues, au moins symboliquement, de lui rendre compte. Ce pouvoir paternel s'est effacé progressivement. Quand l'Eglise catholique a instauré le baptême, elle a attribué la paternité symbolique à Dieu : tous les enfants étaient ceux de Dieu, le père n'étant qu'un délégué (quand la première mère a fait un enfant, elle a dit : « Je l'ai acquis avec l'Eternel et je l'appelle Acquis » le mot Caïn signifie « acquis ». Dans la société féodale, l'instance paternelle est le seigneur et, au-dessus, le roi. La décapitation de Louis XVI fut une atteinte très forte à l'image du père. Petit à petit, depuis, on s'est débarrassé du père symbolique. A l'ère industrielle, on a eu besoin de bras, on a recruté des femmes : ce fut la première étape de la constitution de nos sociétés démocratiques, le premier pas vers l'égalité des prérogatives et des statuts à laquelle nous sommes parvenus aujourd'hui. Mais cette égalité devant la loi n'efface pas le fait que ce sont les femmes qui portent les enfants des deux sexes et que ce sont les mères qui, dans la psyché du petit âge, comptent le plus.

Mais elles ne sont pas seules. Il y a les pères, les assistantes maternelles, l'école...

Heureusement. Mais notre société est devenue totalement maternante. Elle fait comme les mères, elle organise autant que possible la satisfaction immédiate et totale de tous les besoins. Elle y a intérêt : la paix sociale, aujourd'hui, est à ce prix ! En réalité, il n'y a pas de contre-pouvoir aux mères, Chacun des deux parents, sans aucun appui sociétal, se retrouve livré à la violence de ses pulsions, c'est-à-dire, pour les mères, cette propension à exercer leur pouvoir protecteur. J'ai eu pour patiente une mère qui vérifiait que dans mon cabinet tout était propre, jusqu'à mon stéthoscope. Elle allaitait son enfant de 18 mois même pendant les examens, sur dérogation spéciale. Il faut préciser qu'au-delà de 10 à 12 mois l'allaitement est excessif: il signifie que la mère tient à tout prix à garder son enfant. Une mère qui satisfait sans relâche son enfant est sûre de le maintenir indéfiniment sous sa dépendance et sous celle du plaisir.

D'où, dites-vous, l'avènement de l'enfant tyran!

Alors que, depuis les origines, l'enfant a souvent été un accident dont on faisait ce qu'on pouvait, aujourd'hui il est devenu la valeur suprême qui focalise

l'attention de tous. Si on le maintient dans la dépendance et le plaisir, il ne se construira pas comme un adulte solide, il sera toujours tenté de prendre la pente la plus facile, de profiter de l'occasion. Il manquera d'ambition et de dynamisme.

N'est-ce pas juste un problème d'autorité?

C'est d'abord un problème de topologie. Il faut que chacun soit à sa place : la mère, le père et l'enfant. Alors l'autorité s'exerce naturellement. Or on a tendance à mettre l'enfant à égalité avec les parents.

Pourtant, les mères travaillent plus qu'hier. Elles ont d'autres sources de gratification narcissique et sont moins disponibles pour leurs enfants. Elles sont moins soumises aux archétypes parentaux.

Ce n'est pas la quantité de temps qui compte, c'est la disposition d'esprit. D'ailleurs, elles justifient souvent leurs excès de sollicitude par la culpabilité qu'elles ressentent de ne pas être suffisamment présentes. Même si elles travaillent, leur vocation reste de satisfaire les besoins d'un tiers - l'enfant face au couple - et de tirer de cette satisfaction le sentiment de leur puissance : c'est ce que j'appelle la logique de la grossesse, car cette attitude est portée à son incandescence à cette période. Les enfants, c'est énergisant pour les femmes. Ce ne l'est pas pour les hommes.

Pourquoi, selon vous?

L'être masculin a une logique comportementale d'une grande simplicité : c'est celle du coït. Dans un acte sexuel, son objet, c'est la femme. Celle-ci s'y prête en en tirant satisfaction mais en ayant, en même temps, un regard porté sur l'enfant. Les femmes ont les enfants dans la tête. Les hommes n'ont que leur pénis dans la tête.

N'est-ce pas un peu simpliste?

Non, ce n'est pas simpliste. Les hommes subliment, mais toutes leurs actions sont nourries de l'espoir de satisfaire leurs pulsions sexuelles. Avoir le pouvoir, pour un mâle, c'est espérer symboliquement avoir le plus de femmes possible.

Au fond, n'êtes-vous pas juste nostalgique d'une époque où le partage des rôles était plus carré et moins incertain?

Nous ne pouvons revenir en arrière et je suis féministe. Nous sommes passés de la confiscation des enfants par des sociétés de pères abusifs - ce qui a conduit à leur éjection, car les femmes se sont révoltées - à un monde où il n'y a plus rien. Nous sommes dans une phase de mutation, de recherche d'équilibre entre les hommes et les femmes... Mais, en attendant, il faut protéger les générations montantes. Aujourd'hui, il y a un malaise du côté de l'enfance. Tous les soucis que nous, pédiatres, rencontrons traduisent un gros retard de maturation psychologique et affective. On constate une multiplication de troubles qu'on voyait peu autrefois : troubles du langage, de l'apprentissage, de la motricité fine, de l'intégration du schéma corporel. Des dyslexies, des dysorthographies, et des troubles du comportement : agressivité, hyperactivité, tyrannie.

Que manque-t-il à ces enfants?

Il leur manque ce que j'appelle le « vécu du temps ». Les femmes agissent comme si l'enfant était promis à la vie tant qu'il est en elle et promis à la mort dès qu'il en est sorti. Du coup, elles déploient contre ce destin une force considérable et tissent autour de l'enfant une sorte d'utérus virtuel extensible à l'infini qui se traduit par une tendresse allant jusqu'à accomplir tous ses désirs. Mais, soumis à la loi de cet utérus protecteur, l'enfant vit dans la négation du temps qui s'écoule. Il n'éprouve pas le sentiment du manque. Il est satisfait sur-le-champ. Et, dès qu'il ne l'est plus, il subit une angoisse si forte qu'il a le sentiment de mourir, car il n'a jamais fait l'expérience du temps qui s'écoule sans le tuer. On a des enfants tyrans qui veulent tout, tout de suite, des hyperactifs qui courent partout pour se donner le sentiment d'exister. Plus tard, on a des jeunes qui se droguent. Pourtant, Freud l'a expliqué, jamais on ne se sent aussi vivant que lorsqu'on sait qu'on va mourir.

C'est l'apologie de la frustration que vous faites!

Je veux bien passer pour le promoteur de la frustration précoce. Frustrer, c'est ne pas donner du plaisir tout le temps. Tous les éducateurs vous diront que la frustration est le moteur de l'éducation. Eduquer, en latin, c'est ex-ducere : conduire hors de... l'univers utérin, bien sûr.

C'est là qu'interviennent ces pères dont vous déplorez l'effacement Pourtant, ils assistent à la naissance, donnent le biberon, changent les couches, bref, ils ne se sont jamais autant intéressés aux bébés!

On croit que les pères devraient parvenir à la même position et à la même puissance que les mères en faisant la même chose qu'elles. C'est une erreur grossière. Quand les femmes s'occupent des enfants, elles le font avec un module de communication qui a été établi à l'intérieur du cerveau au moment de la grossesse. Le père n'a pas d'utérus, il sera toujours vécu comme un substitut. Quand il intervient auprès de l'enfant, c'est du maternage - ce qui n'est pas interdit - mais ce n'est pas occuper la position de père symbolique.

Comment définissez-vous le rôle de père symbolique?

Reprenons au début. Le petit enfant commence par percevoir sa mère comme quelqu'un qui lui donne vie. Un jour, elle prend une douche, elle ne répond pas à son appel, il n'y a pas de satisfaction immédiate et il découvre qu'il est menacé de mort: l'enfant se rend compte que cette femme a tout pouvoir sur lui. Le père symbolique est cet individu qui fait que, quand il est dans les parages, la maman a l'air soudain beaucoup moins puissante. Parce qu'elle a une relation très investie à cet homme. Tout individu - père, beau-père, amant - qui fait de l'effet à la mère peut servir de père symbolique. Le père biologique, on s'en fiche.

Votre définition d'un bon père, dans ces conditions, n'est-elle pas un peu contradictoire : il faut être là sans être là! Que leur conseillez-vous?

Pour être le meilleur père possible pour vos enfants, débrouillez-vous pour que, votre vie durant, la mère de vos enfants soit amoureuse de vous.

Et, aux mères, que conseillez-vous?

Il faut prendre une mesure pour brider la pulsion maternelle, pour montrer au petit enfant comment vivre l'écoulement du temps sans avoir peur de mourir. Il faut le vacciner contre l'angoisse. Et, pour cela, je fais une proposition qui est d'une très grande simplicité et qui pourrait prévenir quantité de troubles. C'est la suivante: nourrir les enfants à heures et en quantités fixes. Cela va les frustrer très tôt, or on s'habitue à la frustration précoce elle permet d'intégrer l'idée qu'on peut vivre des moments sans plaisir, et sans risque d'en mourir. On n'aura plus les violentes crises d'opposition des enfants tyrans, les adolescents abominables dans leur petite

△ Important →

enfance. Faire cette proposition aux mères, c'est aussi leur offrir un cadre qui leur permet, à elles aussi, de ne pas céder à l'angoisse de la perfection maternelle.

Toutes les mères ne laissent pas tomber leur homme!

En gros, les premiers mois, les mères sont à 95 % mères et à 5 % femmes. Il faudrait qu'elles soient à 50 % l'une et à 50% l'autre. Etre femme, c'est avoir envie d'aller au lit avec un mec. Ce n'est pas bon que l'enfant soit la seule source de satisfaction de sa mère. Il m'est arrivé de rédiger des ordonnances qui indiquaient « Baisez ». S'il n'y avait qu'un message à lancer, ce serait celui-ci « Soyez un couple, vous serez de meilleurs parents¹⁰.

LA PROPENSION NATURELLE DE LA MERE A L'INCESTE

1. le danger de l'effet-mère

S'il est vrai que cette sollicitude permet à l'enfant, partie prenante du système, d'élaborer ses repères de sécurité, elle a pour inconvénient de le fixer à l'idée que sa mère est toute-puissante, qu'elle ne lui refuse rien, qu'elle ne peut rien lui refuser, qu'elle a même vocation à ne rien lui refuser, puisque son souhait à elle, c'est que lui ne « manque de rien ». Pour peu que cette sollicitude sombre dans l'excès qui la menace sans relâche, elle fabriquera le fameux enfant-roi dont nos sociétés semblent, depuis quelques décennies, avoir voulu faire leur emblème parce qu'elles se flattent, dans la logique consumériste à laquelle elles ont adhéré, de faire en sorte, elles aussi, que nul ne « manque de rien ». Ce que j'ai appelé la société de « l'effet-mère » pour dire encore mieux « l'éphémère » qui habite son credo. Celle où tout « manque » est répertorié pour être immédiatement comblé afin que ne puisse en sourdre aucune forme de désir. [...]

Si aucune interposition ne vient parfaire un tant soit peu l'aventure de mise au monde et la nécessaire disjonction qui doit en découler, si aucune interposition ne vient faire barrage à l'étendue de la sollicitude qui croît sans relâche, la relation va en effet se poursuivre sur le même mode et aller en s'aggravant: à l'enfant-roi, une mère-reine, les désirs de l'un sombrant dans ceux de l'autre, et vice versa, dans une confusion hautement dommageable, pour les deux d'ailleurs. L'enfant occupera comme le montre bien l'article, la vie de la mère qui n'aura plus d'autre horizon que lui. [...] Il ne s'agit pas de cas d'espèce ou de raretés.

¹⁰ Le Vif, l'Express, mai 2004.

De telles mères sont légion et elles peuvent aller très loin, sans se retrouver pour autant au banc des accusés. J'en ai rencontré une qui m'a fièrement raconté la manière dont elle a résolu l'embarras dans lequel l'a mise la naissance de son troisième garçon - elle en avait déjà deux de huit et six ans. « J'ai eu peur que mes garçons ne soient plus tard inhibés par les femmes, parce qu'ils n'auront pas eu de sœur et que mon mari ne veut plus d'enfant. Alors, j'ai décidé de démystifier pour eux le corps féminin. Je leur ai tout montré de moi. Je leur ai tout expliqué. Et chaque mois, au moment de mes règles je les fais assister à mes changements de garniture. ». Par quoi s'explique un tel comportement? Je l'ai dit par la prorogation sur leur enfant - quel qu'en soit le sexe, c'est important de le souligner de la logique de leur grossesse.

2. Exemple 1

Ces mères ne remettent pas en elles leur fruit, en accomplissant par voie sexuelle un inceste véritable. Elles s'en défendent violemment, en se protégeant derrière la réprobation horrifiée qu'elles affichent de toute idée de passage à l'acte. Elles pensent que leur respect des formes leur permet de se dédouaner à faible prix de toute accusation de ce type. Alors que de fait, elles font pire encore. Puisqu'elles refusent métaphoriquement à leur enfant la toute simple possibilité de sortir d'elles, le condamnant ainsi à demeurer à jamais dans leur niche utérine extensible à l'infini. Si bien qu'à défaut de pouvoir réellement remettre en elles un corps qui n'arrête malheureusement pas de grandir, elles l'étouffent littéralement sous leur surprotection. Voilà très précisément ce que j'ai appelé « la propension naturelle maternelle à l'inceste »¹¹.

3. Exemple 2

Je prendrai pour illustration tragique et caricaturale la triste affaire relatée en page 24 du Monde du 4 mars 1994 sous le titre « La délivrance d'une mère ». L'article, très bien fait, relate le procès d'une mère qui a tué elle-même de trois balles dans la tête son fils drogué. Elle se reconnaît d'emblée comme ayant toujours été excessive : « J'étais une mère poule » Et intrusive aussi, ajoutant: « Nos rapports étaient très forts. Nous étions les plus complices. Je le protégeais. Plus tard quand il avait des aventures sentimentales, il me les racontait. » Elle s'explique sans rechigner, accumulant des détails du même ordre. Le tout finissant par la

¹¹ HERITER F., CYRULNIK B., NAOURI A., *De l'inceste*, p. 105 à 109.

conduire à son geste, lequel lui vaudra cette incroyable condamnation à... un an de prison avec sursis, accueillie par une véritable ovation de l'assistance ! Je me suis demandé comment le jury, qui lui a administré sa peine, a apprécié la manière dont elle a malmené de bout en bout l'ensemble des repères symboliques. Parce que, pour moi, elle a perpétré un infanticide, programmé dès le départ et simplement différé, sans encourir la moindre sanction. Faut-il que le modèle de la mère suprêmement aimante ait à ce point colonisé nos mentalités pour que nous en soyons arrivés là ! Faut-il que chacun des membres du jury se soit reconnu dans ce type de comportement ou ait pensé en avoir réchappé de justesse pour être porté à cette surprenante indulgence ! Quand je pense à la violence avec laquelle on dénonce le fameux paterfamilias qui avait droit de vie ou de mort sur les siens, je me demande, devant de tels faits, ce que nos sociétés ont gagné au change !

Ce n'est bien sûr pas par hasard qu'elles aient à se débattre comme elles le font avec l'insoluble problème de la drogue¹².

LES PARENTS MATERNANTS

Les parents octroient souvent aux enfants tous les droits en oubliant de leur conférer l'idée de devoirs. C'est d'ailleurs en de tels termes qu'après avoir épuisé de longues et inutiles explications on les entend dire, à bout d'arguments, le classique: « Tu n'as pas le droit », généralement ponctué du non moins classique: « D'accord? », lequel trahit on ne peut mieux la faiblesse de leur détermination à s'imposer ou à imposer leurs avis. Et il n'y a rien d'étonnant alors à entendre le petit tyran évoquer le même mot en écho et plaider pour sa manière de faire avec un: « Mais j'ai le droit! » C'est alors la porte ouverte à une nouvelle négociation, perdue d'avance pour les parents en raison de la disparité des énergies. De l'énergie, l'enfant en a toujours à revendre, alors que les parents, eux, ont souvent épuisé une bonne partie de la leur dans une enfance dispendieuse.

Combien souvent ne les ai-je pas choqués en invitant à méditer un aphorisme que j'avais volontairement forgé sur un mode excessif pour frapper leur imagination: « Si vous élevez vos enfants en démocrates, leur disais-je, vous avez de fortes chances d'en faire plus tard des fascistes; alors que, si vous les élevez de manière plus ou moins fasciste, vous en ferez à coup sûr des démocrates. » C'est au demeurant tout à fait vrai. Se lancer dans de longues justifications de la moindre

¹² HERITER F., CYRULNIK B., NAOURI A., *De l'inceste*, pp. 106 et 107.

des décisions qu'on prend et en appeler à la raison ne crée pas, comme on l'escompte, une haine de l'autoritarisme, mais le contraire¹³.

LE « NON » DU PERE NE SUFFIT PAS

Il va sans dire, et je l'ai déjà signalé, que les enfants, les garçons plus que les filles, n'acceptent évidemment pas d'être éconduits et ne demandent qu'à demeurer rivés à leur mère et, mieux encore, virtuellement en elle. Ça n'est pas amusant, et ça ne peut l'être pour quiconque, de décider de s'engager dans une vie condamnée à avoir un terme. On rechigne à s'y résoudre. Et, si c'est le père qui l'ordonne, on continue de rechigner et on lui en veut féroce en lui mettant sur le dos tous les malheurs qu'on rencontrera, assuré(e) qu'on est qu'une aussi regrettable décision n'aurait jamais pu être prise par la mère aimante qu'on se connaît. Si bien que, dans le plus banal quotidien, c'est toujours à la mère d'intervenir, de poser les interdits et de dire tous ces « non ».¹⁴

L'INCESTE : UNE CONFUSION DES PLACES

On peut décrire les familles à transactions incestueuses comme des familles closes où les rôles, les gestes et les énoncés ne sont pas codés. On ne sait pas qui est qui, qui fait quoi, et qui doit dire quoi. Aucun rituel d'interaction n'est organisé : pas de sorties, pas, d'invitations d'étrangers à la famille, pas de discussions sur l'aventure sociale, pas de fêtes familiales, pas de rituels de table. Quand le père va travailler, il est anormalement normal, soumis aux règles sociales, et, n'ayant rien à en dire, il ne les fait pas vivre dans sa famille en les racontant, privant ainsi ses enfants d'un modèle social. La mère, active et transparente, ne prescrit pas de règles familiales : on mange n'importe quoi, n'importe comment, sans se réunir autour de la table, sans partager les tâches, sans soigner sa toilette ou sa représentation.

Ces familles confuses, sans catégories comportementales ni sentimentales, vivent en permanence un drame sexuel : « Il avait des rapports sexuels avec moi, dans le lit, avec maman à côté. Lorsque je suis partie en vacances, j'ai confié ma fille (quinze ans) à mon père et il a recommencé avec elle. Ma mère n'avait rien vu,

¹³ NAOURI A., *Les pères et les mères*, pp. 308 et 309.

¹⁴ *ibidem*, p. 305.

UNE SOCIÉTÉ EN MUTATION

Cours de religion 6^{ème}

je n'ai rien vu non plus. Quand je lui ai dit: "Pourquoi as-tu fait ça ? », il a répondu : « C'est pas ma fille, c'est une femme. » « Mon fils a demandé devant nous à sa sœur d'avoir des relations. Il a enregistré une vidéo où il a fait l'amour avec sa compagne (treize ans) et l'a montrée à son père, qui a ri. Pour mon père, rien n'était tabou dans le privé, tout était tabou dans le social. Il confondait tout, femmes et enfants, hommes et femmes. Il allait autant à l'église qu'à la synagogue, ça n'avait pas d'importance. » « Il a longtemps dormi avec sa tante, qui le masturbait pour l'endormir. »¹⁵

CITATIONS DE MAI 68

- « Il est interdit d'interdire »
- « Vivre sans temps mort et jouir sans entrave »
- « L'ennui est contre-révolutionnaire »
- « Soyez réalistes, demandez l'impossible »
- « On achète ton bonheur. Vole-le »
- « Imagine »
- « Prenez vos désirs pour la réalité »
- « CRS = SS »
- « Le rêve est réalité »¹⁶



« MADAME, VOUS ETES UNE PROF DE MERDE »

Je n'ai rien oublié, je sais d'avance qu'aucun n'aura ses affaires, ni stylo, ni feuille, ni pochette et qu'il faudra attendre au minimum une semaine ou deux pour qu'ils prennent le pli. J'ai donc sur moi de quoi tenir avec ou sans stylo, avec ou sans les mains, avec ou sans leur bonne volonté. En revanche, les jeunes filles sont impeccables : talons aiguilles, brushing méché, pantalon slim, yeux cernés de mascara Gemey, lèvres glossées et sac à main taille maximum, dix centimètres de large Vuitton, pour contenir l'inévitable téléphone plat et le MP3 dernière génération. « Tu l'as pas vu mon écouteur hyper profilé, zarma ? » « Heu, moi c'est madame pas zarma, et puis c'est vous, aussi. »

¹⁵ CYRULNIK B., *Le sentiment incestueux* in COLLECTIF, *De l'inceste*, pp. 56 et 57.

¹⁶ Wikipédia.

La première heure de cours, c'est parti. Ils entrent dans la salle comme des furieux dans un bruit de chaises et de tables qu'on traîne, absolument indescriptible. L'ambiance qui se créa n'aurait pas été reniée par Lovecraft dans ses plus beaux instants de lyrisme démoniaque échevelé. Je sens que les monstres des profondeurs couvent. Ils ne tardent pas à s'exprimer lorsque j'entends à la cantonade, médusée par le spectacle d'anarchie qui se déroule sous mes yeux : « *Ho ! Laissez-la au moins se présenter !* » C'est à ce moment-là que je me suis mis en tête de crier pour me faire entendre, les faire taire et asseoir, la version susurrée traditionnelle ne fonctionnant manifestement pas. Mal m'en prit. En une semaine j'ai perdu la voix. J'ai également pris le pli de m'asseoir, lorsque mes cordes vocales s'épuisaient, et de laisser passer l'orage.

Ces ados-là, pour qu'ils travaillent, il faut leur donner des photocopies avec des trous dedans. Sans les trous, ils sont incapables d'envisager même de lire le feuillet. Les autres profs les font bien les perforations, alors c'est que madame fait mal son travail. D'ailleurs, on me le dit en face : « *Madame, vous êtes une prof de merde.* » On me dit aussi : « *Pute !* » Je réponds : « *On ne dit pas pute, on dit Madame pute* » et je poursuis. Un week-end, je passe 4 heures à faire des recherches sur Google. Je leur avais demandé de me rédiger une critique de livre¹⁷. [...]

Les jours s'écoulaient. Je lutte fièrement pour m'imposer. Les collègues aussi. Nous nous retrouvons à chaque pause dans les sous-sols, le regard délavé. Nous avons de plus en plus de mal à voir le sens de ce que nous faisons. L'une s'ingénie à recenser les crachats qui jonchent sa salle de classe, l'autre exprime un doute quant à l'utilité de son existence hors des week-ends. Elles ont 23 ou 25 ans. C'est leur première année, leurs premières semaines. Personnellement, j'ai progressivement renoncé à me tourner pour écrire au tableau. Dès que je le fais, la salle se change en concert contemporain de cris d'oiseaux, le silence revient dès que je reprends ma position de départ. Ils ont le chic pour ne pas se faire prendre. Je ne dénombre plus les craies qui volent dans mon dos, ni les boulettes de papier. Lorsque je renvoie un élève, c'est le déluge de rébellion ce type de public est toujours solidaire et personne n'a jamais rien fait. On a beau leur expliquer qu'en protégeant leurs voisins ils participent du délit, rien n'y fait.

¹⁷ CHARPOT C., *Madame vous êtes une prof de merde*, Les éditions de l'arbre, pp. 132 et 133.

UNE SOCIÉTÉ EN MUTATION

Cours de religion 6^{ème}

Comme les collègues, j'en viens à une conclusion bien simple il faut les évaluer pour les faire travailler, la note étant la seule barrière possible aux dérives. On entre dans la salle, on ne dit rien. Au tableau figure une phrase laconique « *Aujourd'hui évaluation notée, dépêchez-vous de vous taire, vous perdez du temps* ». On distribue, on en élimine deux ou trois qui sont incapables de suivre la consigne et dans un calme relatif, les autres composent.

Ou ils ne composent pas. Le nombre de ceux qui rendent copie blanche ou rien du tout restant les bras croisés pendant une heure en me fixant avec des yeux mauvais est considérable. Lorsque je soutiens ces regards - et je le fais systématiquement - ils se chargent d'animosité. Le second jour, je demande à l'un d'entre eux d'enlever sa veste, de bien vouloir poser son sac à terre et d'enlever son écouteur. Je ne lâche pas, je suis face à lui. Son voisin réplique « *Ho ! Madame ! Il a envie de vous frapper* » Ces garçons me dépassent tous d'une tête, ils sont athlétiques et je ne saurai pas lutter. Je réponds malgré tout automatiquement « *Qu'il essaie seulement, pour voir* » et je ne lâche pas. Je n'ai jamais été agressée violemment physiquement mais je sais que le dérapage n'est pas loin à chaque seconde¹⁸.

LA DISLOCATION DU RAPPORT A L'AUTRE

La question du droit de cité et celle de la perte de ta Terre sont inséparables chez vous de celle du corps propre. C'est-à-dire d'un corps situé dans l'espace et le temps. Pouvez-vous développer ce point qui me paraît essentiel?

[...] La question de la téléprésence délocalise la position, la situation du corps. Tout le problème de la réalité virtuelle, c'est essentiellement de nier le hic et nunc, de nier le « ici » au profit du « maintenant ». Je l'ai déjà dit ici n'est plus, tout est maintenant ! [...] Les délais technologiques provoquant la téléprésence essaient de nous faire perdre définitivement le corps propre au profit de l'amour immodéré pour le corps virtuel, pour ce spectre qui apparaît dans l' « étrange lucarne » et dans l' « espace de la réalité virtuelle ». Il y a là une menace considérable de perte de l'autre, de déclin de la présence physique au profit d'une présence immatérielle et fantomatique.

¹⁸ Ibidem, pp. 146 et 147.

Godard disait à propos de la cathédrale Houphouët-Boigny qu'elle était déjà une image de synthèse. Ne pourrait-on pas dire de Patrick Poivre d'Arvor qu'il est déjà une image de synthèse? Je veux dire que, avant même de chuter dans le virtuel, il s'y prépare!

Plus loin que ça, de la télé et de son décor, c'est la ville tout entière qui bascule dans le virtuel et, avec elle, les individus qui se préparent à y vivre. La ville a toujours été un dispositif théâtral avec l'agora, le parvis, le forum, la place d'armes, etc. Simplement, c'était un espace où l'on pouvait être en commun, c'est-à-dire un espace public. Or, aujourd'hui, le dispositif télé remplace l'espace public par l'image publique et l'image publique est excentrée de la cité. L'image publique n'est pas dans la cité, ou alors dans la « télé-città », ville virtuelle déjà, dans laquelle on prétend cohabiter parce qu'on regarde le « 20 heures » ensemble. Je crois que ce qui est en cause derrière la question de l'espace virtuel, c'est la perte de la ville réelle. Je suis urbaniste et la ville réelle est pour moi le lieu du corps social, le lieu du peuplement. Aujourd'hui, 80% de la population française est rassemblé sur 20% du territoire, et demain ce sera 90%. Et c'est à l'échelle du monde que la ville attire la population. Donc, se constitue une sorte de ville des villes : la ville des télécommunications, la ville d'internet. À côté de la bulle virtuelle de l'économie de marché, générée par le programme Trading, par les cotations automatiques, les bourses, se développe une bulle urbaine virtuelle où l'espace public a définitivement cédé la place à l'image publique. [...] Nos villes, pas seulement São Paulo ou Calcutta, mais aussi bien Washington que la banlieue de Paris, sont dans une situation absolument catastrophique. Elles sont aujourd'hui au bord de l'implosion. La tendance est à la désintégration de la communauté des présents au profit des absents - absents abonnés à Internet ou au multimédia. C'est un événement sans pareil. C'est l'un des aspects de l'accident général. Le, fait d'être plus proche de celui qui se tient au loin que de celui qui se trouve à côté de vous est un phénomène de dissolution politique de l'espèce humaine. On voit que la perte du corps propre apporte la perte du corps de l'autre, au profit d'une sorte de spectralité du lointain, de celui qui est dans l'espace virtuel d'internet ou dans la lucarne de la télévision.¹⁹

N'êtes-vous pas un peu catastrophiste? Est-on à ce point obligé de se soumettre au dispositif technologique qui nous encercle? Est-on condamné à périr?

¹⁹ VIRILIO P., *Cybermonde la politique du pire*, pp. 44 à 46.

[...] Je crois que, à cause des technologies, nous sommes en train de perdre et le corps propre, au profit du corps spectral et le monde propre, au profit d'un monde virtuel. La question qui se pose, c'est de retrouver le contact. J'ai dit plus haut qu'il n'y avait pas d'acquis sans perte. Le monde étant un espace limité, vient un jour où les pertes sont insupportables et où les acquis n'en sont plus.

Une menace se fait jour - c'est d'ailleurs la réalisation de l'espérance de Nietzsche, qui prend à contre-pied la phrase du Christ en la renversant - celle d'aimer votre lointain comme vous-même. La question du prochain et du lointain, c'est la question de la cité. Le prochain est celui qui est à côté de moi et avec qui je fais cité et défends le droit de cité. Ceux qui sont en dehors de la ville sont effectivement étrangers, ennemis, et, aujourd'hui la question de la perte se repose. Aimer le lointain, c'est-à-dire l'étranger, oui! Mais aimer le lointain au détriment du prochain, non!

Vous n'êtes pas très cosmopolite...

Je suis « citoyen du monde », je ne souhaite pas le retour au nationalisme, mais si demain nous aimons uniquement le lointain sans être conscient que l'on hait son prochain parce qu'il est présent, parce qu'il pue, parce qu'il fait du bruit, parce qu'il me dérange et parce qu'il me convoque, à la différence du lointain que je peux zapper..., donc, si demain nous nous mettions à préférer le lointain au détriment du prochain, nous détruirions la cité, c'est-à-dire le droit de cité²⁰.

Que de pertes! Même le sexe n'y échappe pas. Avec le cybersexe, il disparaît lui aussi. La peur l'a remplacé, écrivez-vous. Qu'est-ce que le sexe et l'amour pour vous, Paul Virilio?

La peur de l'autre est le contraire même de l'amour. On oublie cela quand on pense que l'amour est lié à l'érotisme, à la sexualité et aux plaisirs de la chair. La question de l'amour s'oppose à la haine, c'est-à-dire à la peur des autres. La haine naît de la peur. Or, aujourd'hui, nous assistons à une désintégration de l'unité de peuplement. Pour l'homme des villes, l'unité de peuplement représente la famille, et le lieu de peuplement la cité. Plus le lieu de peuplement s'est étendu, plus l'unité de peuplement s'est rétrécie.

Les villes anciennes, ce sont les tribus d'Israël. Au Moyen Âge, elles sont formées par les familles élargies, comme en Afrique aujourd'hui. Au XVI^{ème} et

²⁰ Ibidem, pp. 48, 49 et 42.

UNE SOCIÉTÉ EN MUTATION

Cours de religion 6^{ème}

XVII^{ème} siècle, la famille bourgeoise commence à s'imposer avec les parents, les grands-parents et les enfants. Ensuite, avec la révolution industrielle, c'est la famille nucléaire. Et aujourd'hui dans la métacité - c'est-à-dire la ville virtuelle -, c'est la famille monoparentale. La famille ne fait plus souche, elle se désintègre. La femme ou l'homme part avec les enfants. On est donc à la fin d'un cycle, au début d'une exclusion réciproque. Le divorce n'est pas simplement un phénomène de mœurs, c'est un phénomène d'espèce. Et les télé-technologies accentuent cela. La télésexualité (ou cybersexualité) vient compléter des événements qui étaient déjà cataclysmiques. Pour bien montrer que tout cela n'a rien à voir avec une quelconque morale, mais bien avec la démographie, je vais prendre un exemple: la prostituée de Flaubert ou de Maupassant, celle de La Maison Tellier, est une prostituée avec qui on a des rapports d'amitié. Quand on observe la prostitution dans les villes actuelles, c'est la fille dans la vitrine! C'est déjà un produit. Si on prend le strip-tease ou le peep-show, il n'y a pas la peur de l'autre, mais un retrait, une mise à distance. Avec la vidéo-pornographie, la distance est à son comble. Ensuite, avec le Minitel rose, il n'y a plus que la voix - le Minitel ne sert pas qu'à se donner des rendez-vous, le téléphone suffirait. Maintenant, nous avons le cybersexe, la télésexualité. Là, le divorce est à son comble puisqu'on se désintègre. Ce n'est plus le divorce du couple, mais le divorce de la copulation! D'ailleurs, l'expression « faire l'amour à distance » reflète la phrase de Nietzsche : « Aimez votre lointain comme vous-même. » Tout le délire autour du harcèlement sexuel, ce procès d'intention fait à l'autre, est déjà un signe pathologique de la haine du prochain ou de la prochaine.- C'est la fin de l'altérité sexuelle. Il y a là une folie d'espèce que les peuples développés génèrent²¹.

L'ART MODERNE : UNE REPRESENTATION DE NOTRE SOCIETE

La confusion entre l'art et la vie conduit à une confusion entre les arts. L'ancienne classification, bien carrée, peinture, musique, sculpture, poésie, etc., ne tient plus. Les frontières entre les arts se dissolvent. Les limites s'effacent. Des techniques musicales sont inspirées par des techniques picturales. Il y a toute une musique qui, dans sa notation, se rapproche de l'art graphique. Des techniques spécifiquement musicales comme la technique sérielle sert de principe directeur au Nouveau Roman [...]. La peinture qui a rejeté la perspective veut se déployer elle-

²¹ Ibidem, pp. 61 à 63.

UNE SOCIÉTÉ EN MUTATION

Cours de religion 6^{ème}

même dans l'espace. La peinture de Bernard Saby témoigne, par ses rythmes, de sa proximité avec la musique de Boulez. La sculpture est devenue une architecture (à partir des Murs de Dubuffet). Le sculpteur Wotruba tend à produire des formes architecturales par disparition de la figuration objective. Des compositions musicales empruntent leur titre à Paul Klee, ce qui est significatif, Adorno a particulièrement étudié cette diffusion d'un art dans l'autre. Il en est de même des polytopes de Xenakis, de l'utilisation de tous les moyens visuels et auditifs pour produire un ensemble symphonique. Gérard Singer, dans son *Passage de l'autre côté* (1965),



produit une « peinture totale dans l'espace, sans cadre ni plan, sans commencement ni fin », paysage refabriqu^é abolissant les frontières entre peinture, architecture, sculpture. Et de la même façon, on trouve les Sculptures musicales de Takis. Les sculptures chantent comme des instruments de musique en même temps que des mobiles créent un univers de mouvement. En réalité, il s'agit

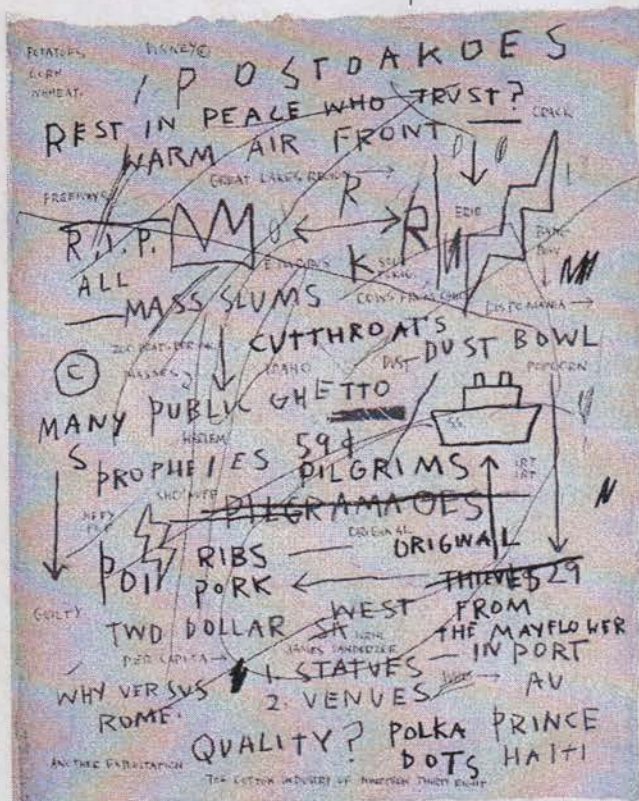
d'électronique, de programmation, et d'ailleurs dans la mesure où tout est tendu de ces « tableaux » on est cerné dans un monde architecture-sculpture. Takis « sculpte des mouvements et des trajectoires, des boules suspendues dans un champ magnétique », un déroulement qui est sans cesse nouveau. Ici on n'imit^e pas le mouvement par une habile peinture : il est. [...]

Autrement dit, la grande prétention métaphysique : l'art doit rejoindre la vie, qui se traduit par « la vie est devenue un art », implique aussi « tous les arts sont fusionnés les uns dans les autres » (les limites antérieures, les classifications étaient purement culturelles et arbitraires). Il n'y a plus qu'un vaste champ de possibles nouveaux : mais ceci (qui d'ailleurs exprime la confusion des sens obtenue par certaines drogues) ne peut se réaliser que grâce aux procédés techniques les plus développés. Je dirais même plus : c'est l'existence de ces procédés qui a produit l'idée de la suppression des limites. Et c'est l'un des produits les plus caractéristiques du développement des moyens techniques : dans tous les domaines, ils produisent inévitablement, par leur simple existence, leur autoprog^{ression}, la rupture des limites, la transgression. La confusion des arts n'est

UNE SOCIÉTÉ EN MUTATION

Cours de religion 6^{ème}

rien d'autre qu'un cas particulier de cette application aveugle et inévitable de la technique. [...]



Or, nous suivons le même processus quand nous considérons le fait de la transgression des frontières géographiques. Il n'y a plus d'art américain, français ou scandinave: il y a l'art déterminé par les procédés techniques, partout les mêmes. L'art est devenu universel. Ceci fut particulièrement évident à la Foire internationale d'Osaka (1970). Dans les sociétés parvenues à un niveau technologique semblable, les arts tendent à une unité de style. « Pas de différence fondamentale sinon d'individualités, de tempéraments, entre la sculpture découpée de l'Anglais King et la construction « minimaliste » du Japonais Kazuo Yukara, entre l'énorme sculpture pour une fontaine, le disque d'eau de G. Baker et les eaux en feu d'Isarum Noguchi. » Et J. Michel, dans son compte rendu du Monde, multiplie les exemples de parenté; il procède alors à trois notations essentielles : cet art

ressortit d'un système de pensée rationnel et objectif (mais nous disions que la vie même était absorbée par la technique)²².

²² ELLUL J., *L'empire du non-sens*, La politique éclatée, 1980, pp. 39 à 42.